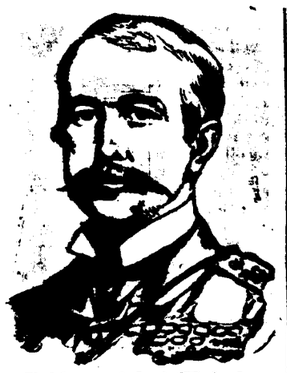

Feld-maréchal Wolseley.

ANGLETERRE.

Le généralissime de l'armée britannique, feld maréchal Wolseley, a résolu d'étendre à presque tous les corps de la cavalerie de ligne, une mesure adoptée provisoirement il y a deux mois pour le 21e régiment de hussards, soit l'usage de la lance imposé aux hommes des premiers escadrons.

Huit régiments de dragons ont aujourd'hui reçu des lances qui s'ajoutent dans l'armement aux sabres, aux revolvers et aux carabines. En outre, deux nouveaux régiments de lanciers sont en formation. La dernière campagne d'Egypte aurait victorieusement démontré les avantages de la lance dans les charges de cavalerie, et l'administration de la guerre tendrait à la formation de deux brigades de lanciers pour chacun des trois corps d'armée.

Le colonel Herbert Jekill, jadis secrétaire de lord Carnarvon au temps où celui-ci dirigeait le département des colonies, est nommé secrétaire général de la section britannique à l'Exposition universelle de 1900 à Paris. M. Herbert Jekill avait déjà représenté le gouvernement en cette qualité à l'Exposition universelle du centenaire de Melbourne, il y a huit ans.

CONSTRUCTIONS NEUVES.

Nous avons donné les caractéristiques des différents bâtiments qui doivent être mis en chantier en conformité du projet de loi déposé par l'amiral Besnard.

La construction de ces bâtiments coûtera, avons nous dit, 80 millions ou plus exactement 80,205,365 fr., soit: 27,941,745 francs pour le cuirassé, 31,298,344 fr. pour les deux croiseurs cuirassés, 10,077,500 francs pour les deux croiseurs protégés de station, 6,940,916 francs pour les quatre contre-torpilleurs et 3,946,860 francs pour les neuf torpilleurs.

Les dépenses totales se répartissent ainsi: 69,002,258 francs pour les coques et les machines, 10,082,207 pour l'artillerie, et 1,120,900 francs pour le matériel de torpille.

Ces dépenses seront réparties sur six exercices budgétaires, de 1897 à 1902 inclus. Les crédits, qui s'élèvent à 8,468,727 francs pour 1897, monteront à 22,334,906 francs en 1899; si, ainsi qu'il est annoncé, la moyenne des dépenses ordinaires pour les constructions neuves est maintenue cette année-là, les crédits totaux pour cet objet seront de 100 millions environ, chiffre qui n'a pas encore été atteint. D'après les prévisions, ce sera l'année 1899 qui comportera le plus grand effort pour la réfection de la flotte.

CHIFFON.

Voici une fort élégante toilette portée par une charmante jeune femme toilette agréable à décrire. La jupe unie est en moire miroir framboise, rehaussée de minces filets noirs. Corsage drapé et orné de quelques anciennes guipures. Ravissant chapeau en tulle noir très léger, ombrageant le visage, orné d'un ample jeté de muguet des bois, soutenue par des coques de rubans turquoise en aigrette. Comme bijou: une chaîne de cou en perles fines séparées par quelques fins chatons d'or. Un coulant de diamants réunit devant la chaîne qui soutient par un seul brin la montre pavée de perles, fixée au côté du corsage par une barrette de perles. Cette disposition, qui fait tourner autour du cou et retomber un seul brin de cette jolie chaîne, est beaucoup plus heureuse, moins lourde que la chaîne doublée.

Devises célèbres.

La duchesse de Lesdiguières qui fut grand-mère à trente-deux ans, avait choisi pour emblème un oranger couvert de fruits et de fleurs: "Le fruit n'empêche pas la fleur."

Mme Tallien, dont la victorieuse beauté prit une rose pour symbole, y ajoutait cette phrase: "Le méchant n'y voit que l'épine."

Mme de Genlis écrivit beaucoup pour les enfants, aussi choisit-elle "une noisette" et ces mots: "Aimée de l'enfance."

Mme de Staël, esprit viril et même un peu turbulent, se faisait représenter par une lampe: "Je me consume en éclairant".

Mme de Meulan sut trouver "une violette" "Il faut me chercher", disait-elle. L'impératrice Joséphine, digne épouse de Napoléon, prenait un héliotrope: "Vers le soleil", car tel veut dire, en grec, ce joli nom de fleur.

Alexandre Dumas disait: *Tout passe, tout casse, tout lasse.* Guizot prenait une règle pour écusson: *La ligne droite est la meilleure.* M. de Cavour, le grand politique italien, écrivit cette phrase: *Altre fiammem*, "J'active la flamme." Pour un conseiller royal, c'est un peu plus modeste que la devise de Mazarin: *Le temps et moi.* Alphonse Karr a dit: *Je ne crains que ceux que j'aime.* Mistral, le poète provençal, a pris une cigale pour blason: *Lou soulen me fa canta*, le soleil me fait chanter, Roumieux, de Nimes, choisit la ruine de la veille tour Magne: *Chasque ouasel troro suon nis beou*, "Chaque oiseau trouve son nid beau."

Que de philosophie et de sagesse dans cette maxime!

Vous serait-il agréable de savoir quelques devises des femmes de lettres modernes?

La brillante Etincelle avait un oiseau bleu, les ailes déployées et la poitrine percée d'une flèche: *Saignant dans l'azur.* Son successeur *Parisette*, a donné sa devise, *Justice, vérité* à *Simple Revue* qu'elle a fondée. *Leila Hanoum* prend une étoile fixe: *Semper eadem*, "Toujours la même." *Nelly Lieutier:* En travail, repos. Gyp, l'audacieuse et spirituelle romancière, dit: "Et puis après?"

Marie Alexandre Dumas, âme élevée, cœur d'élite, avait pour devise: *Surxum corda!* Mme de Kerven (Camée), se nommant Marguerite, a pris cette fleur croisée d'une plume: "L'une défend l'autre." La baronne Staffe a négligé de choisir une devise, mais ses sœurs de lettres lui ont octroyé le nom de sa villa: "Aimée.."

Nous ne savons rien de plus court et de plus éloquent, tout à la louange du charmant écrivain.

CONSEILS UTILES.

LES PARFUMS.

L'opinion de tous les écrivains de l'Orient est favorable aux parfums.

Le Cheikh assure que les parfums développent l'intelligence. Il ajoute joliment: Quand la rose parfumée arrive, le froid s'enfuit.

Les disciples de Mahomet parfument leur barbe tous les matins, dès leur réveil.

Il prescrit de se parfumer au narcisse au moins une fois l'an, "c'est excellent pour l'état du cœur de l'homme."

Hassan ben Sahl recommande de fortifier le parfum du narcisse par celui de la rose; celui de la violette par l'ambrette; le basilic par le camphre, et le jasmin par l'encens.

Selon les auteurs orientaux, le musc agit sur le cœur, l'ambrette sur le cerveau, le camphre sur le poumon, l'encens sur l'estomac; cette action est bienfaisante.

Plus récemment, et chez nous, on a imaginé que les parfums favoris sont révélateurs du caractère. Une femme qui choisit le parfum de la jacinthe, aime bien, hait ardemment. Elle est de taille élevée, sans embonpoint; son teint est ivoirin, ses yeux longs et noirs, ses lèvres pâles. Celle qui préfère la tubéreuse, est jolie, mais peu spirituelle; elle a un profil très pur, mais peu d'expression. Elle aime le luxe et lui sacrifie l'amour.

La femme qui s'enivre du parfum de l'œillet, a beaucoup d'intelligence, c'est une amie agréable. Elle aime l'étude et la lecture, il lui plaît de briller dans le monde, qui lui fait bon accueil, quoiqu'elle ne soit pas jolie, mais parce qu'elle est intéressante. Elle aime de toutes ses forces, mais elle doute toujours de l'amour qu'elle inspire.

Celle qui aime le parfum du gardénia est aimable, bonne, confiante comme un enfant; elle a des goûts exquis, élégants, aristocratiques. Elle exerce un grand pouvoir, quoiqu'elle soit très modeste. Elle est, en général, de formes délicates, et blanche comme un lis.

Je ne sais si ces remarques sont d'une grande justesse.

Mais je dirai que si la femme fleure un parfum, il doit être léger. Les parfums trop violents, trop pénétrants ne conviennent qu'à celles qui veulent attirer l'attention. Dans ce cas, les parfums agissent comme les couleurs vives et opposées, comme le verbe haut, les panaches et la piaffe.

Une femme qui possède une véritable distinction, n'exhale qu'un parfum délicat. J'en sais qui se bornent à déposer au fond de leurs tiroirs, sous une mousseline, des fleurs de mélicot ou d'aspérule. D'autres découpent en branches la racine d'iris: le jaune des marais, celui de Florence on tout autre, en parsèment le fond de leurs tiroirs et les planches de leurs armoires et se contentent, avec raison, de la délicieuse odeur ainsi communiquée, par le rhyzôme parfumé, à leur linge et à leurs vêtements.

Il me semble que c'est le grand Cervantès qui donne la recette d'une eau de senteur très en faveur de son temps, *aqua de angelis* (Eau des anges): "C'est, dit-il, une macération de roses rouges et blanches, de trèfle, de lavande, de chèvrefeuille, de fleur d'oranger, de thym, de lis, d'œillets, de peau d'orange."

Un peu compliquée, mais saine, cette eau aromatique, qui doit être excellente pour le grand bain et le bain à l'éponge.

UNE STATUE

Il s'est formé un comité pour élever à Paris une statue à Alexandre Dumas fils. Je voudrais que cette statue fût vraiment payée par les deniers de tous, riches et pauvres, comme il convient à l'image d'une gloire nationale.

Et—désireux de rallier autour de la mémoire de l'écrivain ceux même que les légitimes scrupules de leur conscience et de leur foi écartent du penseur—je viens solliciter pour cette mémoire la faveur de mes lecteurs, écrit un chroniqueur parisien, clientèle généreuse, qui peut beaucoup. Mon titre à le faire est que j'ai aimé sincèrement l'auteur de *Denise*, et que, de sa précieuse amitié, je lui suis reconnaissant par delà la mort.

J'ai connu Alexandre Dumas aux dernières années de sa vie, quand j'arrivais à Paris, du fond de la province, à peu près ignoré du public malgré pas mal de pages déjà noircies. Le hasard me l'a fait rencontrer: et tout de suite, je lui ai dû—sans le lui avoir demandé, car il mit une grâce discrète à m'en faire la surprise—la première recommandation retentissante de mon nom au public.

Depuis, j'ai contracté une nouvelle dette envers lui quand j'abordai pour la première fois le théâtre. Il fut le critique clairvoyant et sincère de mon essai. Je veux citer un petit fait qui montrera jusqu'où, pour ceux qu'il aimait, ce grand écrivain poussa la simplicité et la complaisance.

La pièce que j'allais faire représenter avait eu des répétitions longues et laborieuses. C'était fort avant dans la saison—vers le 20 mai. Le temps pressait. On ne fut sûr d'être prêt que quarante-huit heures avant la première. La répétition en costume fut décidée l'après-midi même du jour où elle eut lieu. Je dus prévenir Dumas par télégramme. Il me répondit: "J'ai du monde à dîner, mais cela ne fait rien: je m'arrangerai à venir tout de même." En effet, dès le lever du rideau, il fut là.

Il resta jusqu'à la fin, attentif et conseilleur. Je le ramenai chez lui. Le lendemain matin, à sept heures, je reçus quatre grandes pages couvertes de sa belle écriture régulière: c'étaient ses réflexions de la nuit et ses encouragements.

Le soir de la répétition générale, on me remit, en arrivant au théâtre, une dépêche bleue, signée de lui. Il me disait:

"Ayez confiance. Cela marchera...."

Notez qu'à ce moment-là je ne voyais que des mines grises, je ne surprenais que des chuchotements inquiétants. Personne ne croyait au succès, sinon le clairvoyant édificateur de tant de pièces discutées.

Cinq mois après—les vacances avaient passé dans l'intervalle—je rencontrai Alexandre Dumas à la Société des auteurs dramatiques. La pièce à laquelle il avait bien voulu s'intéresser se jouait toujours.

—Eh bien! me dit-il, mon cher enfant, vous voyez bien que j'avais raison!

Je causai quelques minutes avec lui. Il venait d'être très souffrant et avait envoyé à la Comédie-Française un refus définitif de donner aucune nouvelle œuvre.

—Je ne vais pas bien me dit il.

Il était pâle, en effet, changé, et, pour la première fois, je le trouvai vieilli, avec un air de renoncement à tout que je ne lui avais jamais vu. Je rentrai chez moi le cœur serré.

Douze jours plus tard, nous conduisions sa dépouille au champ de deuil où reposaient déjà les cendres légères de la Dame aux camélias.

***

Ces souvenirs mélancoliques sont bien récents—ils n'ont pas deux années—et cependant, si la mémoire d'Alexandre Dumas fils est encore vivante et présente dans le cœur de ceux qu'il a aimés, il semble que sa gloire littéraire ait revêtu déjà les caractères définis et immuables que donne seul, d'ordinaire, le jugement d'une longue postérité. C'est là un fait assez rare pour qu'on le signale et pour qu'on en cherche les causes.

Car la mort de l'écrivain a pour effet ordinaire de désagréger d'abord l'opinion autour de sa mémoire: on dirait que l'œuvre subit un mystérieux travail, analogue à celui qui détruit le pauvre corps dans son coffre de chêne. Tout ce qui se voyait, s'entendait le mieux de l'être vivant, a disparu: grâce du geste, harmonie des traits, charme de la voix; le support humain de ces choses fugitives s'abolit lui-même insensiblement, jusqu'au jour où il ne reste plus que le dur squelette sur lequel on peut mesurer avec un compas infaillible l'ampleur du crâne, la longueur et la solidité des os....

De même les proportions réelles d'une œuvre littéraire apparaissent un jour, dans le recul du temps, avec une netteté définitive; mais l'œuvre subit, auparavant, cette épreuve plus ou moins longue durant laquelle elle se dépouille de tout ce que les modes ou les haines du moment lui surajoutaient, où elle s'allège et se durcit à la fois, jusqu'à ce qu'il ne demeure plus d'elle—nu et fixe—que ce que le temps ne saurait détruire.

L'œuvre d'Alexandre Dumas fils, comme je le disais tout à l'heure, nous semble des aujourd'hui parvenue à ce point de fixité. Pourquoi si tôt? Parce que, naguère, dans sa nouveauté, elle a déjà subi à l'excès l'assaut des contradictions et des négations. Tout ce qu'on pouvait dire contre l'écrivain et contre le moraliste, on l'a dit de son vivant, à l'heure où se créait l'œuvre.

A chaque étape, Dumas dut franchir une nouvelle barricade, accumulée sur sa route par des gens résolus à ne pas le laisser passer. Reproche d'immoralité, reproche de mensonge, reproche de plagiat, reproche de non-littérature et de non-art, il a connu tout ce que peuvent inventer l'exaspération respectable des convictions froissées et le méprisable effort de l'envie. Il n'y eut certainement pas, pendant vingt ans, d'écrivain plus applaudi ni plus contesté....

Que reste-t-il, aujourd'hui, de l'énorme effort dépensé contre lui? Premièrement, des idées morales en face d'autres idées morales, car les unes et les autres sont éternelles. Un moraliste ne crée pas des idées et n'en anéantit pas d'autres. Il illustre à sa façon les idées qui sont les siennes; et, malgré tout, dans quelque sens qu'il ait travaillé, s'il fut sincère, il avance l'humanité vers la charité et la justice, car il a montré ce grand spectacle: un homme s'efforçant de faire triompher ce qu'il croit être le vrai.... Quand aux objections littéraires faites au théâtre d'Alexandre Dumas—une revue juvénile en publia quelques-unes au lendemain de sa mort—elles semblent, relues aujourd'hui, prouver seulement qu'il y a deux formes littéraires irréductibles, l'une pour le théâtre de rêve et de lyrisme, l'autre pour le théâtre d'action et de réalité,—et qu'Alexandre Dumas fils a été le maître de celle-ci. Sa forme littéraire est d'un *art* excellent, puisqu'elle est le vêtement souple et exactement ajusté de sa pensée.

Ainsi le moraliste et l'écrivain que fut Dumas nous apparaissent, dès à présent, comme le type achevé et défini d'un certain nombre d'idées morales—qu'on peut ne pas partager, et d'une certaine forme d'expression théâtrale—qu'on peut ne pas adopter, mais dont il usa excellemment. Moraliste, écrivain, il est nettement d'un camp: seulement sa stature se dresse au-dessus de toutes les autres, et domine le camp. C'est, proprement, la "grande figure" littéraire, et en cela il dépasse de beaucoup son père, qui fut seulement un inventeur prodigieux et un travailleur inlassable. Assurément, d'autres écrivains ont pu manifester plus de finesse, un souci plus délicat des nuances, une meilleure recherche dans les saillies de l'esprit: ils seront toujours, comparés à Dumas fils, comme un homme qui se glorifierait de minces attaches à côté d'un athlète. Les discussions littéraires ordinaires ne s'appliquent plus à de tels monstres: il est généralement très facile d'avoir raison contre eux—très facile, et aussi très ridicule, dès qu'on regarde la taille du raisonneur à côté de celle du monstre.

***

Eh bien! c'est à de pareils écrivains qu'il est naturel d'élever des statues.... Dès qu'il faut s'approcher du socle, épeler le nom, fouiller dans ses souvenirs pour comprendre une statue, avouons que la statue est une pieuse erreur. Et certes, je m'explique fort bien que des esprits fraternels se dévouent à une mémoire fugitive, tâchent de retarder de leur mieux l'oubli autour d'elle, qui leur fut amicale et précieuse: mais le barrage qu'ils opposent à l'oubli nécessaire est aussi vain que les digues de sables bâties par les enfants contre la marée montante. On ne parvient ainsi qu'à faire mourir deux fois celui qu'on voulait immortaliser: l'image meurt après l'homme; la statue souligne l'oubli.

Faisons vivre, au contraire, autour de nous, dans ce grand Paris, les images qui s'expliquent d'elles-mêmes, qui, entrevues dans le feuillage des jardins publics ou rencontrées à l'angle des carrefours, tout de suite évoquent à la mémoire du peuple soit une action héroïque, soit une œuvre artistique vraiment nationale. Aux chapelles privées conviennent les dévotions particulières, mais à la rue il faut l'image de la Gloire. Paris, si riche de gloire, manque de statues, quoique l'affirmation contraire soit presque un cliché. Cherchez la statue de Balzac, de George Sand, de Chateaubriand, de Flaubert? Il semble que ce peuple ne veuille plus avoir d'histoire: il ne traduit plus ses fastes en images indestructibles et parlantes, et l'avenir lointain trouvera de nous moins de traces durables que ne nous en légua le passé....

Réagissons, dans notre mesure, contre cette indifférence. On peut réserver ses préférences, quand il s'agit d'un pieux et discret monument dans le champ du repos. Mais pour un écrivain comme Dumas fils, dont on va élever la statue au cœur de Paris, il est généreux de s'unir en un accord, signé sur sa tombe, où participent ceux mêmes qui, gardant des croyances morales opposées aux siennes, ne peuvent méconnaître son génie dramatique, si vraiment *humain*.

Il est à tous, ce génie, par ce qu'il a exprimé, pour tous, du cœur et de la pensée de tous.

LES LÉTHARGIQUES.

Le comte Michel de Karnice-Karnicki, chambellan de l'empereur de Russie, a fait, tout récemment, à Paris, à l'amphithéâtre de la Vieille Sorbonne, en présence d'une assistance nombreuse et distinguée, une conférence sur le "Karnice", appareil qu'il a offert à la ville de Paris et qui est destiné à sauver de la tombe les léthargiques enterrés vivants. Les lecteurs de l'*Abeille* se souviendront qu'il en a déjà été question ici.

Le conférencier a cité plusieurs cas, dont il a été le témoin, de léthargiques se réveillant dans le cercueil au cours de la cérémonie funèbre et qui avaient suivi impuissants, mais parfaitement conscients, tout ce qui se passait autour d'eux.

Combien y a-t-il de malheureux qui se réveillent trop tard? Quelques sommités médicales estiment à un demi pour cent le nombre des gens enterrés vivants.

Quand bien même leur nombre ne dépasserait pas un sur mille, le comte Karnice pense, et tout le monde est de son avis, qu'il est urgent de rechercher le moyen de sauver les malheureux exposés à une mort affreuse.

L'appareil présenté par le conférencier se compose d'un tube de quinze centimètres de diamètre, à l'intérieur duquel se trouve une tige se terminant, d'un côté, par une boule, de l'autre, par un mécanisme pouvant mettre en mouvement une sonnerie.

Sur la bière, à la hauteur de la poitrine, une sorte de soupape est établie, par laquelle les fossoyeurs passent l'extrémité de l'appareil se terminant par la boule.

Que le léthargique se réveille et fasse un soubresaut qui le mette en contact avec la boule, aussitôt l'appareil sonne bruyamment, tandis qu'un signal se lève et qu'une lanterne projette de la lumière dans la bière.

La durée maximum du sommeil léthargique, étant d'une quinzaine de jours, l'appareil resterait adapté au cercueil pendant ce temps, après quoi il serait retiré. Un couvercle se refermerait automatiquement sur l'ouverture pratiquée sur la bière et empêcherait toute exhalaison des gaz méphitiques.

Le conférencier a été salué par d'unanimes applaudissements.

UN FAIT ORIGINAL.

Luxembourg:

Parmi les faits curieux qui ont marqué les nombreuses fêtes organisées à l'occasion du centenaire de Guillaume Ier, il en est un très original qui s'est produit pendant le "Commers" auquel la nombreuse colonie allemande du grand-duché avait été conviée.

Après avoir vidé force chopes et chanté n'innombrables couplets patriotiques, suivis d'allocutions non moins patriotiques, l'assistance se mit à entonner la fameuse marche luxembourgeoise, dont le refrain: "Nous voulons rester ce que nous sommes," a été malicieusement tourné par le peuple en: "Nous ne voulons pas être des Prussiens." Cette marche a, cela va sans dire, une mauvaise réputation en Allemagne. Ce qui est curieux, c'est que les Allemands, résidant à Luxembourg, ont eux-même chanté à tue-tête ce soir-là. "Nous ne voulons pas être des Prussiens", si bien que le secrétaire de la légation allemande, délégué à cette fête, a quitté la réunion, non sans avoir exprimé sa profonde indignation.

PENSEES.

Heureux qui peut bénir; grand qui sait pardonner.

C'est avoir fait le bien qu'avoir voulu le faire.

Un bienfait reproché était toujours bien d'offenser.

---

une minute à peine après Frédéric, s'était empressé de monter au second étage au lieu d'aller embrasser sa mère.

Et ayant fermé ses portes, il s'était couché à plat ventre sur le plancher de son cabinet de travail qui correspondait exactement à celui de sa mère; et, de là, grâce à un trou pratiqué par lui du plancher dans la corniche et que lui seul connaissait, il avait tout entendu.

Et, s'il avait acquis la certitude — toujours agréable, même pour un mauvais fils—que la comtesse n'avait matériellement rien à se reprocher, il avait éprouvé un furieux mouvement de colère en découvrant le plan de Frédéric Lequesnoy, le principal argument qu'il donnait à sa mère pour qu'elle consentît à l'épouser, cette intention de le réduire, lui, à la raison, de n'en plus faire qu'un petit garçon aux ordres de son beau-père....

—Morbleu!

Et il était descendu brusquement, obéissant au premier mouvement de son caractère, et il était entré, sans frapper, chez la comtesse, dans un invincible besoin d'invectiver Frédéric Lequesnoy.

Et ce ne fut que arrivé devant lui qu'il s'aperçut qu'il allait commettre une absurdité et qu'il n'avait le droit de rien dire, puisqu'il ne devait avoir rien entendu.

Mais, du moins, pouvait-il troubler les beaux projets de l'industriel; et peut-être lui prouverait-il, avant longtemps, qu'il avait des tirs si spéciaux à la main de Mlle Agathe qu'il ne serait peut-être pas très aisé de la lui refuser?

Et, en serrant la main à l'industriel, il aborda nettement la question:

—N'était-ce pas, hier, monsieur Lequesnoy, que vous deviez demander, à Mme Lequesnoy de me permettre de faire ma cour à Mlle Agathe?

—Je venais justement, mon cher Maxime, exprimer à Mme votre mère, tous mes regrets de n'avoir pas réussi.

—Ah! fit Maxime en plissant les yeux. Je m'étonne qu'avec un avocat tel que vous.. Enfin, auriez-vous l'amabilité de me dire en quels termes?....

—C'est que.. c'est termes n'ont pas précisément été aimables pour vous.

—Raison de plus pour que je les connaisse intégralement.

—Soit!

Frédéric eut quelque plaisir à les répéter, d'autant plus qu'il supposait que cela allait entièrement décourager Maxime.

Mais lorsqu'il eut achevé, le jeune homme dit, très railleur:

—Vous avez pourtant l'habitude d'être très exact, mon cher M. Lequesnoy....

—Eh bien?..

—Je ne puis.. Pardonnez-moi de vous donner presque un démenti; mais vous savez, n'est-ce pas, avec quel sentiment respectueux je le fais.. Je ne puis croire que Mme Lequesnoy ait dit tout cela....

—Mon cher, fit Frédéric, pincé, vous le lui demanderez à elle-même, puisqu'elle veut bien vous autoriser à venir plaider vous-même votre cause....

—C'est auprès de Mlle Agathe que je veux la plaider.

—Cela, ma femme n'y consentira jamais! déclara énergiquement Frédéric.

S'arrêtant entre chaque syllabe, pour bien les marteler toutes, Maxime répliqua:

—Elle y consentira.

Frédéric et la comtesse eurent un sursaut, stupéfaits par l'accent résolu du jeune homme.

Lui, les dévisageait, tout moqueur, avec du défi dans le regard. Et il prononçait mentalement:

"Ah! c'est ainsi qu'on me réglait ma petite affaire? Pour me forcer à être sage, on me menaçait d'un conseil judiciaire, comme un enfant de Croquemitaine! Et, pour amener ma mère à se remarier, ce à quoi elle consentirait sans doute s'il n'existait pas cette objection du divorce, on lui promettait de me garrotter, de m'annihiler? Morbleu! On ne m'annihilera pas ainsi lorsque la fortune des Lequesnoy sera à moi; et elle sera à moi.."

A peine s'il songeait à Agathe! Il ne voyait en elle que le moyen d'échapper à l'influence maternelle et à l'autorité menaçante de Frédéric.

—Parfaitement, répéta-t-il, elle y consentira....

Tout raide, Lequesnoy objecta:

—En admettant qu'elle ait l'indulgence de se prêter à vos désirs, soyez certain qu'elle n'imposera jamais à sa fille....

—Je n'ai aucune intention, cher monsieur, de me faire imposer, par ses parents, à Mlle Agathe; il me suffit d'avoir leur assentiment, leur sympathie. Je ne puis douter, n'est-ce pas, que vous, vous ne me les ayez déjà accordés de tout votre cœur.

A continuer

SOIS LA FRANCE.

Qu'on n'aime pas la Prusse.
Et qu'on donne en ami
La main française au Russe,
Qui n'est point ennemi,

Je le comprends, ô France.
Car la France a pensé
Par l'horrible souffrance
D'un grand peuple blessé.

La Prusse, avec son maître,
Empereur fait d'un roi,
Est celle qui veut être
La force sans le droit.

Cet empereur Guillaume,
Trop fier d'être Prussien,
N'a rien d'un très brave homme,
Et d'un bon parisien.

L'Allemagne elle-même
Commence à s'étonner
Qu'un empire-diadème
Puisse la couronner.

Et prouvera peut-être,
Demain, tout simplement,
Que le fardeau d'un maître
Pèse trop lourdement.

Puis, l'est dit que la Russe
Nicolas, Slave et tzar,
Vaut mieux qu'un roi berusse,
Empereur de hasard.

Ce Nicolas, jeune homme
Encore peu gâté
Par l'abus du royaume
Et de la Majesté,

Sans arrière-pensée
Trop ridicule, serait
Un amour de Russie
Pour nous, et le dirait.

Il pense que nous sommes
Un peu légers, pourtant
De France et vaillants hommes
Au cœur noble et chaleureux,

—Chantant dans la bataille,
Où le héros vainqueur,
Tout petit par la taille,
Est géant par le cœur.

Il peut croire de même
Que la France est aussi
Le pays où l'on aime,
Etant grande en ceci.

Et si l'empereur russe
Parle un français charmant,
Que Guillaume de Prusse
Accroche horriblement,

La France, son amie,
N'a qu'à lui décerner
Un prix d'Académie,
Et peut le couronner.

La France a des poètes
Gracieux et divers,
Qui, dans ces jours de fêtes,
Savent fleurir des vers

Et des odes. En somme,
La France peut aimer
Ce Russe, ce jeune homme,
Ce tzar, et l'honnorer.

La France est républicaine,
Sans manquer au devoir
De la Chose publique,
A semblable pouvoir;

Et sa démocratie
Ne lui commande pas
De haïr la Russie
Marchant d'un bien pas.

Elle est même sans haine
Pour les fils valeureux
De la race germaine,
Quand ils sont généreux.

La haine est la souffrance
Indigne d'un cœur grand.
Mais la France est la France,
La Française prend rang.

Même après la défaite
Qui peut vaincre des rois,
Elle est encore en fête,
Du vaincu mais on croit.

La nation première
N'est-elle pas toujours
Celle de la lumière
Splendide des grands jours?

Et quand une Patrie
Superbe, ayant le nom
Qu'a la France, est meurtrie,
Est-elle morte?—Non!

La France est éternelle,
Parce qu'elle a porté
Et qu'elle porte en elle
Ton dogme, ô Liberté!

Parce que la Justice
A besoin, pour ses droits,
Que on voix retentisse,
Sur la tête des rois;

Parceque'elle a le rôle,
Quoiqu'il puisse advenir,
De prendre la parole,
Au nom de l'avenir;

Parceque'elle est la France:
Pour les uns la clarté,
Pour d'autres l'espérance,
Pour tous la liberté;

Parceque'elle est l'histoire
Où souvent on a lu
L'éclatante victoire
Que Dieu même a voulu.

Elle est indispensable.
La France et son passé
De gloire inépuisable
Ne peut être effacé.

Si la France dans l'ombre
Froide des morts entrait,
Au ciel devenu sombre
Le Destin disparaîtrait.

Un supprimant sa tête,
Son Paris qui grandit,
Son haut sommet, son faîte
Où l'Esprit resplendit,

Quel autre Capitole
L'égalerait beaucoup,
Même avec une étoile
Frontifolée au cou?

Russe, Russe elle-même,
Russe, malgré son nom,
Malgré son nom suprême,
N'est qu'un aîné du grand.

Le Berlin de Guillaume,
Ville du Brandebourg
Et soleil d'un royaume,
N'est qu'un second bourg.

A-t-il fait la Lumière
Qu'il faut à la Cité
Rayonnante et première
Dans l'immortalité!

Caserne militaire
Du Prussien aux pas lourds,
Il a le caractère
Du magrave Albert l'Ours.

La ville qu'a plantée
Un Pierre dit le Grand
Sur la Mève glacée,
Brille au troisième rang.

Quant au Londres des brumes,
Des marchands, du vendeur,
Du spleen sombre et des rheumes,
Quel nom a-t-on grandeur?

Or, si la France est telle,
Ayant le seul pouvoir
De rester immortelle
En haut, dans le Devoir;

Si en Loi de Justice
Lui défend hautement
Tout ce qui rapetisse,
Qui fait honte ou qui ment;

Si dans sa Conscience
Elle a placé la Loi
Qui devient la croyance
Immuable et la foi;

Si en Règle suprême
Est l'honneur avant tout,
L'honneur, l'honneur quand même,
L'honneur sacré partout,

Penser-vous que la France
Puisse jamais avoir
De lâche indifférence,
A l'heure du devoir?

La France peut-elle être,
En oubliant son nom,
Le servante d'un maître
Qu'il soit Prussien ou non?

Et si le sieur Guillaume,
Portant le chiffre II,
Se fait ami de l'homme
Blessé, même hideux,

Lorsque la Grèce entière
En armes, bravement,
Défiance à la frontière
Contre le musulman,

Se peut-il que la France
Hésite à partager
L'héroïque espérance
Des Grecs et leur danger?

Et quand la jeune Grèce
Demain entonnera
Son Psaum d'allégresse
Qui sacre l'occidence?

J. K.